

La Collection Luxembourgeoise du Musée National d'Histoire et d'Art

Vers la deuxième moitié du dix-neuvième siècle l'impressionnisme a engendré une véritable révolution artistique. Les artistes jouent avec les couleurs, la lumière, les reflets de l'eau, les vues à travers le brouillard et la fumée, pour retenir surtout ce qui change et se modifie. L'importance accordée à la lumière se fait au détriment de la forme, de la surface et du volume. Le contour disparaît. De petites taches de couleur suggèrent les objets, le dégradé des tons, la perspective. Tout est dans les nuances. Des reflets animent les ombres. Chaque couleur se fond dans celle qui l'entoure.

En ce qui concerne nos artistes luxembourgeois il est évident qu'à leur tour ils ont subi les influences du moment. C'est en Dominique Lang que Joseph Petit et Jean Luc Koltz voient «l'initiateur de l'impressionnisme luxembourgeois et son seul vrai représentant».

Dominique Lang

(né le 15 avril 1874 à Dudelange et décédé le 22 juin 1919 à Schiffflange)



L'enfance de Dominique Lang à Dudelange, où il est né en 1874, n'a pas toujours été heureuse. Son père est un paysan prospère mais sévère. Alcoolique il brutalise souvent sa famille composée de neuf têtes. En conséquence le petit Dominique sera un enfant plutôt méfiant et introverti, qui très tôt se retire dans son monde à lui et commence à faire des croquis dans la nature.

Par la suite l'artiste parcourt un chemin plutôt classique. Après des études à l'Athénée, où il a comme professeurs Michel Engels et André Thyès, il fit ses années d'apprentissage à Anvers, où il ne survit que grâce à l'aide de son grand ami et protecteur, le curé Bernard Frantz, qui lui achète des copies d'anciens maîtres, comme *La Sainte Face* de Quentin Metsys, *Le Christ en Croix* de van Dyck, ou encore *l'Adoration des Mages* de Memling.

Après un séjour prolongé de 1900-1901 à Florence et à Rome Dominique Lang entreprend en 1903 et en 1906 des voyages d'études à Paris et à Munich avant de devenir en 1911, l'année où il épouse Anne-Marie Ney, professeur d'éducation artistique au Lycée de Jeunes Filles à Luxembourg puis à l'École industrielle et commerciale à Esch-sur-Alzette. Il participe au Salon du CAL, expose à Luxembourg et à l'étranger, surtout à Ostende, et reçoit en 1919 le Prix Grand-Duc Adolphe. Une de ses grandes réalisations est le chemin de croix de l'église de Dudelange.



«Le barrage»
Huile sur toile
1913

Tout au long de sa vie Dominique Lang s'est heurté à la malveillance et a connu mépris, refus, indifférence et envies. Jamais il ne lui a été possible de vivre de sa peinture. Il lui a fallu aussi de longues années de travail avant d'être reconnu comme le représentant luxembourgeois le plus important de l'impressionnisme. C'est seulement en 1973 qu'une galerie d'art portant son nom est ouverte à Dudelange. Deux ans plus tard un de ses tableaux figure sur un timbre-poste. De nos jours il figure au premier plan de la peinture luxembourgeoise et on a tendance à voir en lui un de nos peintres les plus riches et les plus inventifs en raison de ses innovations techniques. Il fut en même temps un pédagogue dévoué qui, comme il le raconte lui-même, n'a pas hésité pendant la première guerre mondiale à se rendre deux fois par jour à vélo à Esch pour initier les jeunes à l'art et à la beauté.

Marqué par ses déboires et ses soucis financiers l'artiste a cherché à ses débuts refuge dans la méditation. Sous l'influence de ses lectures (Ruskin, Schopenhauer, Spengler) il vit une période symboliste où il se rapproche des préraphaélites anglais pour lesquels la vie est un passage et la mort une amie. Réagissant à l'envahissement du monde par la machine ces artistes prônent le retour au travail artisanal. Désireux de retrouver l'esprit médiéval ils se plongent dans les légendes de la Table Ronde et celles du cycle d'Arthur. De cette période datent «La jeune fille et la mort» et «La mort entrant dans la maison».

C'est à Munich que Lang fait connaissance avec les lueurs ensoleillées de l'impressionnisme qui pour lui sera une véritable révélation. Sa peinture change. C'est le grand tournant. La lumière envahit ses peintures et c'est toute lumineuse que sa jeune femme revêtue d'une robe blanche apparaît dans ses tableaux où il s'ouvre de plus en plus à la lumière. Il se met à diviser les tons en peignant par petites touches et en ayant recours le plus souvent au bleu et au vert. Il décompose la lumière solaire pour arriver vers 1912-13 à la reconstituer par des couleurs pures se plaçant dans la tradition d'un Monet, Renoir ou Pissarro.

Dès 1912 il sort régulièrement pour planter son cheval le long de l'Alzette. Il ouvre les fenêtres de son atelier et peint les vergers, la récolte des fruits et la cueillette des fleurs, les maisons paysannes et son voisinage immédiat.

La fin de la vie de ce grand paysagiste et portraitiste est de nouveau assombrie par des visions plus pessimistes. C'est presque aveugle et souffrant d'atroces maux de tête qu'il meurt à l'âge de 45 ans à Schiffange, mais sera enterré à Dudelange.

«Le barrage» de 1913 est considéré comme l'un de ses chefs-d'oeuvre, où selon Jean Luc Koltz il reproduit les sensations immédiates que sa rétine reçoit, où il immortalise la vision d'un paysage à un moment donné.

Georgette Bisdorff